

ESPAGNOL

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Laura Brondino, Maud Le Guellec

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

77 candidats se sont présentés à l'épreuve. La note maximum a été 18/20, et la note minimum 02,5/20. La moyenne est de 09,43. On notera que les copies n'ayant pas dépassé la note de 07/20 correspondent à des devoirs où la maîtrise de la langue espagnole était véritablement insuffisante et/ou le développement tenait de la pure paraphrase des documents.

Le rapport qui suit vise à donner les clés de compréhension du dossier proposé, et à expliciter les éléments qui ont été maîtrisés et ceux qui ne l'ont pas été.

Le sujet proposé cette année comportait quatre documents relatifs au latino-américanisme et aux projets d'union latino-américaine discutés au cours de la première moitié du XX^{ème} siècle. Comme il ressort du dossier et comme l'a bien noté la plupart des candidats, l'idée d'union latino-américaine n'est alors pas nouvelle puisqu'elle remonte à l'époque même des indépendances ; elle reste d'actualité comme en témoignent les projets et institutions actuels d'intégration régionale du sous-continent. Le sujet ouvrait ainsi à des rapprochements ou prolongements avec d'autres périodes. Par ailleurs, les auteurs (trois argentins et un péruvien) et surtout la multiplicité d'exemples et de cas évoqués dans les différents textes n'appelaient naturellement pas leur analyse exhaustive : ils offraient aux candidats la possibilité de traiter ceux qui leur étaient mieux connus pour éclairer les textes soumis à leur réflexion, voire proposer des développements jusqu'à l'époque actuelle. Au-delà des auteurs, les diverses figures intellectuelles mentionnées dans le dossier reflètent les contacts et échanges effectifs qui ont cimenté la réflexion sur l'américanisme et donnaient d'éventuels repères supplémentaires aux candidats.

L'analyse des trois premiers textes exigeait la connaissance à grands traits du contexte dans lequel ils s'insèrent concrètement, voire explicitement : celui de la « política del gran garrote » menée par les États-Unis – politique inaugurée dès 1898 à l'égard de Cuba et Porto Rico. Bon nombre de candidats étaient en mesure d'apporter des connaissances historiques sur la période en question : le jury les félicite pour cette préparation en amont. Par ailleurs, l'ensemble des textes fait ressortir que toute idée d'union – et ce depuis sa première formulation, celle bolivarienne du Congrès de Panama à laquelle font allusion les documents 2 et 4 – a comme point de départ la défense de l'indépendance nationale de chacun des pays menacés ; et c'est cette priorité de la défense nationale qui caractérise aussi les limites ou les difficultés auxquelles se heurte le projet d'union. Le quatrième texte, chronologiquement décalé, invitait à s'interroger sur la permanence ou l'évolution de l'approche régionaliste dans un contexte où les États-Unis, en tant que puissance étrangère menaçante, ne sont plus le seul référent de l'union latino-américaine. Il se distinguait des autres surtout par la qualité de l'auteur et des destinataires – le seul gouvernant tenant un discours non destiné à être rendu public, à la différence des trois intellectuels qui s'adressent à des pairs et visent à toucher, du moins idéalement, le plus grand nombre. Enfin, les différentes approches proposées par chacun des textes se faisaient écho de manière directe ou indirecte.

La plupart des candidats ont bien saisi qu'il s'agissait de mettre en lumière ces différentes approches et les mettre en débat ; ils n'ont pourtant pas toujours pris en compte la qualité des auteurs et des destinataires, ainsi que le paratexte, en se privant d'éléments précieux pour l'analyse des textes et leur articulation. Autrement dit, le sujet se prêtait à un plan de type I. Raisons ou nécessité de l'union / II. Modalités / III. Limites, qui a été privilégié par un grand nombre de copies. C'était tout à fait pertinent, à condition de partir systématiquement de l'analyse des textes dont les contextes immédiats de production étaient divers.

Entrons à présent dans quelques considérations plus précises sur les documents de ce dossier, pour mettre au jour leur sens et leurs implications.

Il n'était pas attendu des candidats qu'ils connaissent l'auteur du premier document. Ils pouvaient cependant identifier qu'il s'inclut dans un « nosotros » latino-américain et que ses propos s'insèrent dans un courant qui a déjà fortement infusé en 1911 (date de publication) parmi les intellectuels et la jeunesse étudiante de l'époque, courant souvent dénommé *arielismo*, d'après l'*Ariel* de Rodó (1900) - mais l'on pouvait tout aussi bien se référer au *Triunfo de Calibán* de 1898, entre autres. Ce courant s'attache à dévoiler ce qu'Ugarte dénomme une « civilisation » ou un « esprit » spécifiquement latins, dans le contexte d'une menace explicite de la part de la puissance des États-Unis.

Au seuil de son livre consacré au futur de « l'Amérique Latine », Ugarte reprend moins l'opposition entre une identité spirituelle (latino-américaine) et une identité matérialiste (anglo-saxonne), qu'il n'insiste sur l'« antagonisme » et l'« irréductibilité » de deux cultures en s'abreuvant aux notions de patrie et de nation, en vogue depuis la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Alors qu'au moins depuis cette période les gouvernements latino-américains se sont attachés à construire des « communautés imaginées » (B. Anderson) nationales, l'opération fondamentale du texte est l'application de ces notions au sous-continent, en en appelant à un « patriotismo superior » (l. 28) par opposition aux « fanatismos de provincia » (l. 8). Le constat est avant tout l'existence du sentiment national (l. 29) ; le dévoilement des « semejanzas fundamentales » et d'une « misión histórica » (vers l'avenir) est un appel à un sentiment d'appartenance commune et non un constat.

Le dernier paragraphe rappelle encore une fois que ce latino-américanisme est formulé en réaction à la menace états-unienne plus que par recherche de médiation entre pays latino-américains - malgré l'affirmation d'une communauté culturelle -, et invite au dépassement de la dimension purement culturelle de l'américanisme, en pointant la dimension très matérielle de la nécessité d'union. L'extrait illustre toutefois avant tout l'approche identitaire-culturelle de l'unité latino-américaine, en vogue en 1911 et forte d'échanges avec l'hispano-américanisme promu depuis l'Espagne. Ces échanges expliquent la publication de l'ouvrage à Valence, à l'initiative d'intellectuels espagnols qui avancent l'idée d'une communauté culturelle entre l'Espagne et l'Amérique hispanique, et pour lesquels le choc de 1898 est celui de la perte des dernières colonies. C'est cette approche culturelle à laquelle se réfère explicitement le document 3 pour lui reprocher d'être un « camino romántico » (l. 3) à même de produire uniquement un discours « sentimental », à savoir inefficace face à la menace états-unienne. Le paratexte de ce document indique d'ailleurs qu'en 1925 Ugarte figure parmi les « anciens », aux côtés d'intellectuels espagnols aussi bien qu'hispano-américains, face à une « nueva generación » latino-américaine.

Onze ans après la publication de l'ouvrage d'Ugarte, en 1922, l'interventionnisme états-unien, ses objectifs économiques et ses retombées politiques - principalement, la perte de souveraineté des pays latino-américains - ne sont que plus évidents, de même que l'essor des États-Unis comme puissance mondiale à l'issue de ce qui est encore la « gran guerra » (l. 39) : l'énumération de cas de la part de l'auteur du discours est très explicite. La plupart des candidats ont su saisir une ou plusieurs références du tableau dressé par Ingenieros pour rendre

compte de ce que celui-ci qualifie d'ambiguïté ou de déloyauté du panaméricanisme. Certaines copies ont précisé l'analyse en expliquant les références aux matières premières et au crédit pour expliciter la référence d'Ingenieros à plusieurs décennies de développement fondé sur l'agro-exportation et soutenu par les gouvernements des différents pays latino-américains. L'argumentaire d'Ingenieros fait ainsi preuve d'une approche bien différente du sous-continent, ce que lui reconnaît deux ans plus tard l'auteur du document 3 : une approche « económico-realista » (l. 14), par contraste avec celle « romantique » du premier document. La longueur de vues d'Ingenieros concerne d'ailleurs « cualquier imperialismo extranjero » au-delà des circonstances immédiates.

Cette approche en appelle plus explicitement à la défense de la souveraineté nationale de chaque pays, argument essentiel en faveur de l'union. Il en ressort plus nettement la tension qui parcourt également les textes suivants : la désunion ou l'absence de solidarité, cette fois-ci prédiquée des gouvernements latino-américains aux vues bornées. Pour la plupart, c'est parce qu'ils ont déjà pieds et poings liés par leur dépendance aux États-Unis qu'ils ne se rapprochent pas les uns des autres ; tandis que d'autres gouvernements peuvent encore croire que les « muscles » dont ils sont munis (pour reprendre l'image d'Ugarte) sont assez forts et suffisamment éloignés des États-Unis pour les mettre à l'abri de l'expansionnisme états-unien. L'avertissement résonne d'autant plus dans un pays comme l'Argentine, lequel conserve encore une relation privilégiée avec la Grande Bretagne en termes de marché et de crédit, par contraste avec les pays déjà largement sous l'emprise états-unienne. C'est également pourquoi Ingenieros écarte, dans l'immédiat, « el viejo plan » (l. 54) faisant appel à l'initiative des gouvernements, comme le tout premier projet promu en 1826 au moment de la naissance des nouvelles nations ; d'où la mention d'une union confédérale à caractère politique et économique, mais pour la remettre à plus tard.

Ce discours, qui débouche sur un appel aux « fuerzas morales », n'est pas sans faire écho au premier document ; cependant, l'approche adoptée par Ingenieros le mène à considérer qu'il n'existe pas un « sentimiento de patria » latino-américain, ni à proprement parler une « conciencia colectiva » au-delà des cercles réduits d'intellectuels dont fait partie l'auteur. Il s'agit bien plutôt de travailler à la formation de cette conscience collective latino-américaine qui serait « nueva ». Sa formation se précise en termes d'élargissement du « sentimiento de patria » qui devrait devenir continental, prolongeant ainsi la vision d'un Ugarte.

Ingenieros en appelle plus concrètement à la « juventud latinoamericana ». En effet, le mouvement étudiant initié à Córdoba (Argentine) est dans l'esprit de tous ses auditeurs. L'on pouvait se souvenir par exemple que ce mouvement, aux multiples revendications non directement liées au latino-américanisme, a été inauguré par un manifeste s'adressant aux « hombres libres d'Amérique du Sud », faisant preuve pour le moins d'un ample horizon de vue. Rappelons que cette jeunesse-là, universitaire, a vocation à devenir l'élite gouvernante de demain. Le mouvement universitaire argentin a par ailleurs eu un net retentissement dans d'autres pays d'Amérique du Sud ; les contacts et circulations, du moins entre leaders des divers mouvements, donnent consistance à cette jeunesse « latinoamericana ».

S'il n'était pas attendu des candidats qu'ils aient à l'esprit ce chapitre de l'histoire contemporaine d'Amérique du Sud, il ne pouvait leur échapper que l'auteur du document 3, Víctor Haya de la Torre, se pose en membre d'une « nouvelle génération » (titre et l. 15) : en tant que tel, il reconnaît en Ingenieros un « maestro de la juventud de América » et un « precursor » de l'approche qu'il propose (l. 12-13), tout en consacrant le premier paragraphe de son discours à la nette rupture avec l'héritage ariéliste.

Cette nouvelle approche se présente comme la radicalisation de celle d'Ingenieros, qui avait pris en compte les relations économiques entre les pays latino-américains et les États-Unis. Cette radicalisation opère le déplacement de l'ancien latino-américanisme teinté d'antagonisme avec l'Amérique « anglo-saxonne » vers ce qui devient avant tout une « lucha

antiimperialista » (qu'Haya de la Torre peut faire remonter jusqu'à l'époque de la domination espagnole). Le critère économique de l'impérialisme est ce qui lui permet de présenter une « Amérique divisée » non entre pays, mais d'une division et opposition qui traverse chaque société du sous-continent : celle entre élites exploitantes et exploités.

Il en découle une vision différente du chemin à emprunter pour « former la patria grande » (l. 64). Il n'est plus envisagé de transposer ou de « ensanchar » le patriotisme national au sous-continent, puisque ce patriotisme est un instrument des élites exploitantes alliées des États-Unis. Au-delà de son interprétation, Haya de la Torre donne des exemples qui rappellent la force acquise par le nationalisme et les tensions bien réelles entre nations du sous-continent au-delà du latino-américanisme affiché ou réel de certains. Il s'agit pour Haya de la Torre d'adopter directement la vision sous-continentale en l'associant à un projet d'intégration économique et politique des « exploités » ; ceux-ci se révèlent être, au fil de son discours, « les travailleurs », et constituent les « pueblos » ou les masses latino-américaines. Le retournement est net également quant à la direction de cette lutte : la « juventud » ne constitue plus la seule « force morale » qui serait à même de conduire la prise de conscience des peuples, elle s'inclut dans une organisation à dimension continentale constituée de « trabajadores manuales e intelectuales ».

Nombre de copies ont relevé l'influence marxiste dans le discours de Haya de la Torre, influence tout à fait manifeste. On aurait toutefois apprécié que soit également identifiée l'adaptation de la « lutte des classes » au contexte américain, trait qui ne caractérise pas uniquement la pensée du célèbre Haya de la Torre et qui était peu apprécié par le Comintern : il ne s'agit pas d'une lutte des classes internationaliste, foncièrement apatriote, mais d'une radicalisation « révolutionnaire » et d'envergure continentale de la question sociale qui a crû au rythme de la croissance économique et de l'augmentation des inégalités depuis le dernier tiers du XIX^{ème} siècle. En ce sens, la référence à la Révolution Mexicaine est tout aussi significative, et la mise en opposition des élites et des peuples se prêtait à des développements sur des projets aux revendications socialisantes analogues au XXI^{ème} siècle. Plus modestement, les figures connues de Haya de la Torre ou de l'APRA se prêtaient à un développement sur le devenir de ce front d'envergure sous-continentale.

Le dernier document livre le point de vue d'un chef de gouvernement sur l'union du sous-continent qui adopte une approche nettement géopolitique, d'autant plus qu'il s'adresse à des militaires dont la fonction est la défense contre toute attaque extérieure de la nation, et que ce discours n'est pas destiné à être rendu public (« reservado »). Rejetant tout projet fondé sur une identité spécifiquement américaine (l. 15-17) pour cause d'abstraction et d'idéalisme, il affiche que l'objectif primordial est la défense de la nation (argentine) et reprend les analyses des documents précédents concernant les dangers qui guettent les pays latino-américains. On aurait apprécié que plus de candidats contextualisent cette continuité de constats dans un contexte international quelque peu modifié par l'émergence du bloc communiste et par l'augmentation du commerce des produits industrialisés, tandis que l'Amérique Latine continue d'être avant tout un continent producteur et exportateur de matières premières : d'où un effacement des États-Unis comme antagoniste fondamental, mais une reconduction du constat de la vulnérabilité endurée par les pays latino-américains.

Quant aux propositions de Perón, il s'agit explicitement d'un projet d'intégration économique (« unidad económica ») dont on pouvait penser qu'il s'inspirait du projet européen (comme c'est effectivement le cas). Ce projet n'est pas développé de manière systématique : Perón s'attache à en analyser les conditions de possibilité. À ce propos, rares ont été les copies qui ont mentionné les aspects les plus évidents, à commencer par la réduction des ambitions unionistes : l'objectif initial est l'intégration de trois pays. Cela reflète le « réalisme » de Perón, ainsi que sa vision stratégique, puisqu'il s'agit de trois puissances économiques au niveau de l'Amérique du Sud - notamment l'Argentine et le Brésil - sans lesquelles, encore aujourd'hui,

aucun accord régional n'a vraiment de vitalité. Il était également aisé de faire le lien entre cette sélection proposée par Perón et la rivalité évoquée par le document 3 entre l'Argentine et le Brésil, deux pays qui peuvent prétendre à l'hégémonie en l'Amérique du Sud, ce qui explique qu'il s'agisse d'abord de négocier avec le président du Brésil.

Nombre de copies ont fait le lien entre la nécessité affichée par Perón de « trabajar sobre los pueblos » et les propos analogues des autres documents, notamment 2 et 3, ce qui montre d'ailleurs l'héritage laissé par les mouvements américanistes précédents au-delà des affirmations de Perón centrées sur l'intérêt national. Il a pourtant été plus rare que les candidats mettent à profit l'exemple apporté par Perón à ce sujet. Loin de poser le problème en termes de conscience collective ou de patriotisme, Perón met en avant l'obstacle de nombre de « intereses personales » et, très concrètement, de « un gran sector de esos pueblos » (l. 42). L'exemple qu'il développe est celui des groupes économiquement dominants (ici, les éleveurs) qui risqueraient de voir diminuer leurs profits si l'intégration économique remettait en cause les frontières nationales en vigueur. Autrement dit, Perón renvoie au même nationalisme des élites économiques évoqué par Haya de la Torre : un nationalisme et des frontières mis au service de leurs intérêts économiques et qui n'empêchent aucunement les accords entre groupes économiques dominants par-dessus les intérêts nationaux et « des peuples ». De ce point de vue, le populisme souvent avancé par les candidats pour expliquer ce discours était peu opératoire.

À titre indicatif, le jury propose ces exemples synthétiques de problématique et de plans :

¿Cómo se ha ido elaborando la idea de una gran patria latinoamericana en la primera mitad del siglo XX y en qué consiste?

- 1/ El rechazo al imperialismo
- 2/ Las diversas visiones de la "identidad" latinoamericana
- 3/ Las vías concretas de la solidaridad

- 1/ En búsqueda de la unidad latinoamericana: perspectivas diversas
- 2/ El motor de la unión: visiones del imperialismo
- 3/ El gran escollo: formas y persistencia de los nacionalismos

En ce qui concerne l'indispensable maîtrise de la langue, le jury a sanctionné les copies qui ont martyrisé la grammaire et l'orthographe de l'espagnol. Aux barbarismes « classiques » et néanmoins impardonnables, s'ajoutent de nombreuses fautes relevant des connaissances de base que tout étudiant doit avoir : fautes de préposition récurrentes (après « permitir » ou « participar » par exemple), absence du subjonctif après « para que » ou irrespect de la concordance des temps. Les nombreuses négligences, y compris dans certains travaux bien construits, ont empêché le jury de multiplier les très bonnes notes. Le jury invite instamment à prendre le plus grand soin de la langue et rappelle que le commentaire de documents exige de maîtriser le vocabulaire de l'argumentation et les connecteurs logiques.

